

a Mallorca tenen el nom de *papanovies*. En una economia de subsistència com la tradicional eivissenca, és normal que hi hagi topònims amb noms de mamífers terrestres (bous, porcs, vedelles, truges, some-res, ovelles, etc.). Destacariem *es Llinegador des Asens*, *es Colló des Boc*, *sa Sanadura des Verro*, *es Cap de Gat*, que donen fisonomia pròpia als noms d'aquesta costa.

Entre els que prenen en consideració elements botànics, tenen bona representació les figueres, com *ses Jolies*, però potser és aquí on trobam un grapat d'unitats que sorprenen per la seva originalitat: *cala Llentia*, *cova d'Amarar Espart*, *sa Rel*, *feixa de ses Ortigues*, *na Canyets*, *pujol des Trèbol*, *graveta de s'Espartar*, *s'Espardell*, etc.

És curiós el nom de *ses Cavernes*, que no descriu cap cova, sinó unes enrunades *casernes*. *Es Torrió* no és una torre petita, sinó un vèrtex geodèsic. La *punta de sa Carrasca* descriu l'explotació de l'escorça de pi i resulta curiosa la presència d'un congènere que detectarem fa anys a sa Dragonera, que ha d'expli-car-se per la influència del veïnatge d'Eivissa. Com passa sovint en el litoral de pertot, la metàfora té un paper essencial: *ses Rastellades*, *es Capell*, *sa Torrassa*, *es Relotge* (deliciosament arcaic, sense palatalit-zació), *s'Olleta*, *sa Gorra*, *es Frare*, són uns exemples entre molts més. Sobresurt per l'originalitat *sa Vela Llatina*. L'adjectivació és abundosa i ofereix exemples típicament eivissencs, com *es Blancar*, que com-pleta la paleta de colors en la qual es fan presents tonalitats com verd, vermell, roig, fosc i negre.

Porten segell eivissenc *es Boldador* (lloc d'ancoratge on tiraven la bolda, que era una pedra ferma-da amb una corda), *sa Salvadora* (indret per atracar la barca), la *punta des Tonaine* ('tonaire', amb evo-lució semblant als casos mallorquins de *guixaine*, *manxaine*), *racó des Parrells* (el parrell és un tronc de savina clavat a terra per assecar peix). També els nombrosos *picatxos* i els *macs*, que a les Pitiüses són pedres molt més grosses que a les Balears estrictes.

Cap al final del llibre s'ofereixen unes pàgines sobre els trets dialectals que es fan presents en el corpus arrellegat. A més, separats per parròquies, es troben uns annexos que quantifiquen en cada sec-tor de costa els elements topogràfics recollits. Clou el llibre un índex alfabètic de tots els topònims i més de deu pàgines de referències bibliogràfiques. El text, imprès sobre paper setinat, fa goig de llegir. Dins tres sobres es troben els mapes fets amb captures d'imatges del Google Earth, que contenen un veritable formigueig estàtic de toponímia. L'esplèndida labor realitzada converteix aquesta cartografia en un magnífic exemple d'*horror vacui*. Tant de bo que poguéssim dir el mateix de totes les costes catalanes. La més sincera enhorabona als autors i a l'editor.

Cosme AGUILÓ
Institut d'Estudis Catalans

MARTINEAU, France / REMYSEN, Wim / THIBAUT, André (2022) : *Le français au Québec et en Amérique du Nord*. Paris : Ophrys, 376 p.

Le manuel *Le français au Québec et en Amérique du Nord* est le premier de la collection *L'essen-tiel français* à offrir une vue d'ensemble sur le français en Amérique du Nord, et au Québec en particu-lier. Le français nord-américain est effectivement sans doute celui qui est le plus thématiqué dans l'enseignement universitaire à travers le monde. Pour parvenir à former la relève, un manuel doit propo-ser une synthèse de l'état actuel des connaissances qui soit accessible, mais exact et non équivoque. C'est là une tâche difficile. Les auteurs de l'ouvrage sont parfaitement placés pour s'y atteler et — sans surprise — ont réussi avec perfection. L'ouvrage propose une excellente vision globale sur la situation du français en Amérique du Nord. Il poursuit un triple objectif :

- expliquer la présence historique de la langue française en Amérique du Nord; /
- décrire les traits lexicaux, grammaticaux, phonétiques et phonologiques de sa principale variété, le français en usage au Québec, tout en réfléchissant aux liens qui l'unissent aux autres variétés de français parlées sur le continent; /
- interroger les défis de vivre en français en Amérique. [quatrième de couverture]

L'ouvrage est organisé en deux grandes parties au sein desquelles se répartissent quatre grands chapitres pour chacun, dotés à leur tour de sous-chapitres (31-301). À cela s'ajoutent des listes de tableaux et de cartes (13), des remerciements qui dévoilent son financement par des organismes de recherche au Canada (15), un glossaire concis et clair (303-318) ainsi qu'une longue et riche bibliographie, qui fait la joie des curieux (319-376).

Au niveau de la macrostructure, les auteurs procèdent à une distinction entre « Perspective externe : histoire » (Partie 1 [31-133]) et « Perspective interne : description » (Partie 2 [135-301]). Cela contribue sans doute à la bonne orientation des lecteurs accoutumés à la séparation saussurienne traditionnelle entre *linguistique interne* et *linguistique externe*, toujours répandue en linguistique synchronique et diachronique, malgré ses critiques formulées notamment dans l'approche historique (p. ex. Völker 2009). Or, dans la perspective contemporaine, il est difficile d'imaginer que des dimensions comme le 'social' ou l'histoire linguistique (traitées dans la perspective 'externe') pourraient être véritablement 'extérieures' à la langue : comment saurait-elle exister si elle n'avait pas parcouru une évolution au cours du temps, si ses locuteurs n'étaient pas des membres d'une société ? De telles questions étant banales pour les auteurs de l'ouvrage, grands spécialistes de la sociolinguistique historique, il nous reste à conclure qu'ils ont dû privilégier la tradition et l'accessibilité au novice, plutôt que l'innovation sur ce point. Pourtant, ce choix contribue à perpétuer une bipartition tout aussi pratique que problématique pour la formation critique des nouvelles générations, destinataires de l'ouvrage.

Au sein de la première grande partie (31-133), le lecteur trouvera une description critique de l'histoire du français dans le Nouveau Monde en quatre étapes majeures qui permettent une lecture ciblée et aisée, mettant à profit de nombreux ouvrages d'historiens peu connus dans l'Ancien Monde, et en linguistique en général :

- 1) « La Nouvelle-France et le Régime français (1604-1763) » (chapitre 1, 33-51) ; ce chapitre présente le début de la colonisation et de l'introduction durable du français, donnant lieu aux premières sources textuelles ; il clôture par ailleurs avec une carte reproduite très parlante sur la présence coloniale en Amérique du Nord vers 1750 répartie entre la France, l'Angleterre, l'Espagne mais aussi la Russie ; les premiers textes, généralement rédigés par des scripteurs de classes sociales élevées d'abord nés en France, sont entre autres accessibles grâce aux importants corpus (co-)dirigés essentiellement par F. Martineau¹ tout au long de sa carrière. Parmi ceux-ci, MCVF réunit des textes datés et localisés de genres discursifs divers allant de l'ancien français au XIX^e siècle ; il est donc d'intérêt pour l'histoire du français en Amérique du Nord, mais aussi pour la linguistique historique du français tout court.²
- 2) « La Conquête et le Régime anglais (1763-1841) » (chapitre 2, 53-70), expliqués avec leurs conséquences politiques et sociolinguistiques.
- 3) « De l'Acte d'Union à la Première guerre mondiale (1841-1914) » (chapitre 3, 71-98) ; ce chapitre développe une période clé pour l'instauration d'une identité propre, marquée par l'influence (maintenue) de l'église et de nouveaux mouvements migratoires inter- et intracontinentaux.
- 4) « De la fin de la Première guerre mondiale à l'aube du XXI^e siècle (de 1918 à nos jours) » (chapitre 4, 99-133) ; ce chapitre sur la période contemporaine, couvrant plus d'un siècle, aborde de grands événements comme la Révolution tranquille, des mesures d'aménagement 'externes' (politique linguistique protectrice), la littérature comme lieu majeur de revendication identitaire ainsi que la codification de la langue (sur ce dernier point, l'exemple de la proposition de francisation *chien-chaud* pour *hot-dog* qui n'a jamais réussi à s'implanter [123] montre les risques de stéréotypes erronés).

1. Par ailleurs, ses travaux s'étalent sur quatre pages (351-354) — contre deux pour chacun des co-auteurs, non moins spécialistes (363-364, 369-370).

2. Pour des raisons administratives, les sites web traditionnels ont fermé, et même l'accès à MCFV par CD-ROM est dépendant d'un serveur. Après une tentative de rapatriement à l'Université de Sherbrooke, la dernière solution de consultation de ces corpus est... de s'adresser à F. Martineau. La durabilité de l'accès à de telles ressources, constituées avec tant de connaissances, de soin et d'énergie, continue de poser un problème majeur, pour ses auteurs et ses utilisateurs.

La deuxième grande partie, sur laquelle nous nous attarderons davantage, présente une synthèse structurée très attendue des travaux actuels sur les traits saillants du français québécois dans son lien avec le français en Acadie, en Louisiane et en Europe.

Un premier chapitre (5) sur « Le lexique » (137-173) présente d'abord l'historique de la description du vocabulaire à travers la lexicographie – distinguant approche *différentielle* (comme dans le DHFQ) et approche *globale* (comme dans le travail pionnier de Bélisle 1957)³ — puis la géolinguistique, recouvrant l'atlantographie et les études aréologiques, en révélant de fascinantes histoires éditoriales. Suit une présentation des faits saillants du français au sein d'une nouvelle typologie historico-descriptive (différentielle), sous deux grandes catégories :

- 1) les *héritages galloromans* (152sq.), comme *X heures de temps* 'pendant X heures', un des 'mots aujourd'hui vieillis en français d'Europe' (152-153), ou *menterie* 'mensonge', un *diastratisme* du français d'Europe (154) [selon un terme forgé par Thibault (cf. 308), désignant un emploi à succès outremer qui, en Europe, a subi des restrictions situationnelles].
- 2) les *innovations* (155sq.), plus exactement des *emprunts* et *calques* (155) parmi les plus courants des paires graphiques comme *bean/bin(n)e*, *cent/cenne* ou *slush/sloche* (DHFQ) (158), et des *néologismes internes* (162) tels que des diatopismes phraséologiques (qui peuvent dévoiler des éléments intéressants sur l'histoire sociale), par exemple *être dans les patates* 'être dans l'erreur, dans la confusion' [167]).

L'ouvrage modernise la fameuse grille lexicologique de Poirier, qui associait elle aussi les axes différentiel et historique (1995). Il apporte notamment plus de précisions sur le plan des procédés de formation (comme l'antonomase [171]) et dans l'analyse historique, où sont ajoutées plusieurs catégories : des *diastratismes* (voir plus haut), des *diatopismes du français d'Europe* (153) [voir les *régionalismes de toujours* de Greub / Chambon 2008 : 2560-2561 dans la perspective européenne], des *mots issus du vocabulaire maritime* comme *amarrrer* (155) [catégorie qui se recoupe, de fait, souvent avec la précédente], des *francismes*, des *régionalismes négatifs* et *de fréquence* (écartant notamment les diatopismes *de statut* de la grille classificatoire de Poirier) [160] et des *emprunts aux langues de l'immigration* (161). La nouvelle grille considère également deux nouveaux cas de figure (sans les dénommer comme tels) : des diatopismes graphiques (comme dans les exemples de variantes graphiques ci-dessus) et des diatopismes onomastiques, par exemple les ethnonymes de nations amérindiennes comme *alگوquin* ou *cri* (classés parmi les amérindianismes) [156].

Le chapitre 6 intitulé « La prononciation » (175-219) cible les traits phonético-phonologiques et la prosodie au Québec, avant de considérer les attitudes sociolinguistiques de ses locuteurs face aux 'accents' et à la prononciation (attitudes qui relèveraient stricto sensu de la perspective 'externe', traitée en partie 1). Pour expliquer par exemple la prononciation des emprunts à l'anglais, les auteurs distinguent deux moments (202-204) : dans les emprunts anciens, l'adaptation est marquée (comme aujourd'hui en Europe, par ailleurs), donnant *bécosse* 'toilettes' pour l'anglais *back house* par exemple ; au contraire, les emprunts récents restent plus proches de la forme originale anglaise (203). Pour ce dernier point, il aurait été intéressant de citer l'étude sociophonétique sur le français à Montréal de Friesner (2013), nécessairement connue des auteurs (mais absente de la bibliographie), dans la mesure où elle développe l'impact des contraintes ; par exemple, le phonème anglais /æ/ est adapté comme un /a/ en position non pré-nasale (*jazz*) (comme en Europe), mais /a/ ou /æN/ en position pré-nasale (*sandwich*, *barman*) (2013 : 242, 245).

Le chapitre suivant (7) intitulé « La morphosyntaxe » (221-261), qui a particulièrement attiré notre attention, présente d'abord les travaux actuels — qui ciblent exclusivement des variétés ou des phénomènes spécifiques [221-226] — avant d'offrir au lecteur la première synthèse globale des *phénomènes du français vernaculaire* nord-américain actuel qui sont les mieux documentés (226). Ce chapitre

3. Dans la bibliographie, lire « Bélisle, Louis-Alexandre (1974) [1957,] », et non pas « Bélisle, Louis-Alexandre (1974) [1954,] ».

s'ouvre donc davantage au français en Acadie et en Louisiane. Il met notamment à profit la grammaire historique du français nord-américain de France Martineau (à paraître), qui fera indéniablement référence et complètera l'excellente grammaire des français d'Acadie et de Louisiane de Neumann-Holzschuh et Mitko (2019). Associant les perspectives synchronique et historique, ce chapitre présente les faits de variation morphologique et syntaxique les plus saillants, qui touchent particulièrement les éléments les plus instables de la langue :

1) au sein du groupe nominal : le genre du nom, les pronoms personnels sujets et objets, les déterminants et pronoms démonstratifs ainsi que les pronoms relatifs et interrogatifs (chapitre 2) ; à titre d'exemple, pour adapter les mots d'emprunt issus de langues ne marquant pas le genre comme l'anglais, le laurentien tend à féminiser ceux qui se terminent par une consonne (*job* 'travail', *toast* 'tranche de pain grillé'), réservant le masculin, généralement préféré en Europe, aux noms se terminant par une voyelle (*party* 'fête').

2) les temps verbaux, auxiliaires, modes et périphrases verbales (chapitre 3).

1) les prépositions (chapitre 4), comme le maintien du *à* temporel (*à matin*, *à soir*) [247], effectivement sorti de l'usage en Europe sauf dans des variétés périphériques.

2) les adverbess (chapitre 5), comme 'l'adjectif à valeur adverbiale' (*voler bas*, *deviner juste*, *manger gras*), parfois à tort pris pour un calque de l'anglais [250]⁴ ; cet adjectif-adverbe est de fait surtout maintenu en périphérie, étant largement réduit en français général à des séquences lexicalisées (voir ci-dessus) ; c'est l'adverbe préféré en français acadien et louisianais, et ce même avec des adjectifs savants, tant que son emploi reste transparent, alors qu'il est en régression en québécois selon un article de Neumann-Holzschuh et Mitko qui aurait gagné à être exploité (2019, 264).⁵

3) la négation (chapitre 6), comme le fameux renforcement de la négation par *pantoute* 'du tout' [252], historiquement issu de la séquence *pas en tout*.

4) l'interrogation (chapitre 7), plus exactement les différents schémas coexistants, comme le marqueur *-tu* très fréquent en français laurentien qui, au milieu du 20^e siècle, remplace progressivement *-ti* issu de *-t-il*, tandis que *-ti*, aussi documenté en Europe au moins du 17^e au début du 20^e siècle (d'où il a donc dû être exporté), est maintenu en Acadie et en Louisiane (*Il part-tu/ti ?*) [254].

5) les subordonnants (chapitre 8), essentiellement des conjonctions qui sont mieux maintenues en français québécois familier qu'en Europe, comme *à cause que* 'parce que' ou des emprunts à l'anglais comme *since que* 'depuis que' (256).

6) les connecteurs et marqueurs discursifs (chapitre 9), plus exactement : *là là*, *alors*, *donc*, *ça fait que*, *so*, *genre*, *comme* et *like*. Dans ce chapitre particulièrement intéressant du point de vue discursivo-pragmatique, notons que *là*, 'l'un des plus fréquents connecteurs dans le discours familier' en français nord-américain (257), n'est pas un simple 'adverbe' (terme utilisé sans mise à distance) malgré l'analyse qu'en proposent les grammaires québécoises (257) : il s'agit d'un *marqueur discursif*, terme bien utilisé dans le titre (257) ; notons que le sous-chapitre traite avant tout du marqueur *là*

4. Ceux-ci sont formés par « adverbialisation de certains adjectifs » (250), processus qui doit sans doute s'entendre ici dans une perspective discursive synchronique. Dans la perspective diachronique, davantage attendue sous la plume des auteurs, ce processus présupposerait une chronologie 'fonction adjectivale > fonction adverbiale'. Or, celle-ci ne fait pas sens dans la mesure où ces adverbes continuent de fonctionner aussi comme des adjectifs. Même pour des rares cas comme *vite*, l'emploi adjectival est devenu très rare, et maintenu essentiellement de façon lexicalisée, en français général (*faire vite*) et plus encore en français laurentien familier par exemple (*être vite en affaires*, ~ *sur le piton*, ~ *sur ses patins*...).

5. On pourrait y joindre les adjectifs-adverbes précédés d'une préposition, devenus rares dans l'usage général (comme *en gros*, *pour de faux*) et particulièrement bien attestés en français nord-américain, comme — au Québec — *en grand(e)* 'beaucoup, vraiment, bien' (*Là, y a les singes qui me dérangent en grand*, Jasmin 1965, dans FLI) ou — en Acadie — *à plange* 'uni(-ment)' (*aplāj*, Massignon 1962 : 6). Ce dernier semble être issu de l'étymon reconstruit *PLANEUS 'plan', et donc étymologiquement distinct du québécoïsme à (*la*) *planche* 'à fonds' comme dans *vendre à planche* (cf. FLI), lui-même probablement à rattacher au grec PHALANX 'poutre'.

simple⁶ alors qu'il annonce le traitement du marqueur rédupliqué *là là*, particulièrement caractéristique des français en Amérique du Nord (bien qu'il soit aussi utilisé ailleurs dans la francophonie, comme aux Antilles ou en Nouvelle-Calédonie, avec des fonctions similaires).

Les particularismes discursivo-pragmatiques, qui se manifestent sur le plan des routines conversationnelles, sont donc traités comme des faits de morphosyntaxe ; pourtant, ils ont avant tout un rôle pragmatique (tout comme des interjections, par exemple), et auraient pu disposer d'un sous-chapitre à part. L'ouvrage reflète en ce sens l'orientation des travaux actuels qui écartent largement la perspective discursivo-pragmatique, quoique celle-ci soit nettement mieux prise en compte en Amérique du Nord qu'ailleurs dans la francophonie.

Le dernier chapitre de l'ouvrage (8), un épilogue au titre original « Vivre en français au Québec et au Canada » (263-301), aurait pu donner lieu à une troisième partie dans l'ouvrage. S'appuyant essentiellement sur une analyse du métadiscours des francophones nord-américains, il questionne leur rapport à la langue et leurs idéologies, la légitimité de leur français et plus généralement l'importance de l'imaginaire linguistique pour les débats identitaires ainsi que la question de la vitalité du français comme langue minoritaire.

Dans cet ouvrage de référence, le lecteur gourmand pourrait s'attendre à trouver (par exemple avant l'épilogue) un chapitre dédié aux contours aréologiques du français en Amérique du Nord avec ses subdivisions, dans le présent et le passé. L'information recherchée s'y trouve, mais de façon plus 'cachée' : dans des sous-chapitres intitulés « Approches géolinguistiques », pour le lexique (146-151) et la prononciation (206-212) [vue d'ensemble non proposée pour la morphosyntaxe]. On y trouve entre autres des cartes bien connues : celle des isoglosses du /ʁ/ dans l'est du Canada (issue de l'ALEC 1980 : 31) [207] et celle des aires lexicales de Verreault et Lavoie (1996 : 462), montrant notamment la fameuse séparation entre l'Ouest autour de Montréal et l'Est autour de Québec (150). La synthèse critique de l'état des connaissances y est située et expliquée par un ensemble de renseignements (socio-)linguistiques, éditoriaux, historiques et sociologiques extrêmement précieux, comme ailleurs dans cet ouvrage.

Un glossaire final très appréciable (pp. 303-318) facilite la lecture du texte en offrant des définitions précises pour

- 1) des termes techniques répandus en linguistique, comme *affixation* ou *liaison*.
- 2) des termes plus spécialisés à la linguistique variationnelle à visée francophone, comme *diatopisme* (dérivé de la terminologie cosérienne) ou *français de référence* (Poirier 2005) ; on y trouve aussi le terme *archaïsme* (305) malgré ses inconvénients conceptuels dans la mesure où il évoque une perception centralisatrice dépassée de la langue, auquel les auteurs auraient pu préférer un terme plus neutre comme *maintien*, ou simplement *héritage* — donc celui qui est majoritairement utilisé dans le corps du texte.
- 3) des termes spécifiques à l'étude du français nord-américain en particulier, comme *acadianisme*, *Acadjonne* ou *français laurentien* (on aurait pu y joindre *français québécois*, qui semble plus fréquent dans le corps du texte, ou encore *acadien* et *Acadie*, par exemple).

Ce survol sur l'ouvrage devrait suffire pour souligner que ce dernier ne tardera pas à s'imposer sur le marché actuel des introductions à destination des étudiants, qui dispose actuellement de collections comme, en Allemagne, les *Romanistische Arbeitshäfte* avec l'ouvrage de Reinke / Ostiguy 2016 (plutôt que Pöll 1998, réédité en 2012 et 2017 malgré les virulentes critiques qu'il a reçues, de Thibault 2001 par exemple). Au-delà de sa fonction pédagogique, l'ouvrage complète et actualise également les publications à destination de la communauté scientifique, largement dépouillées par les auteurs. Pensons entre autres aux travaux (mis à profit) comme les deux grammaires citées plus haut, la collection *Les voies du français* (2006-) de F. Martineau et W. Remyesen, des articles ciblés de la série *Français du*

6. Ce dernier mérite effectivement une analyse de détail ; il constitue plus exactement un diastatisme (de fréquence) dans la mesure où son emploi outre-mer se distingue surtout par sa vitalité (il y est usuel et d'emploi général), alors qu'il est en Europe largement limité à l'usage oral informel selon une analyse panfrancophone (Wissner 2017).

Canada – Français de France (1987-2007) (comme Chauveau 2009 sur le verbe acadien), des monographies (comme Chalié 2021 sur les normes de prononciation), des articles parus dans des revues ou recueils (comme Blondeau 2020 sur la sociolinguistique au Québec) ou encore des articles encyclopédiques sur le français en Amérique du Nord dans les *Manuels de linguistique et des sciences de communication* (Thibault 2003)⁷ puis dans le *Manuel des francophonies* dont sont cités (Boudreau / Gauvin 2017 et Klingler 2017).

Le français au Québec et en Amérique du Nord ne constituera pas simplement une référence pour les étudiants et l'enseignement universitaire. Bien au-delà, cet ouvrage sera incontournable pour tout spécialiste de la variation en Amérique du Nord, et dans l'espace francophone en général. Il sera également d'une grande utilité aux historiens, sociologues et géographes ou encore aux spécialistes d'autres langues du monde qui s'intéressent de plus ou moins près au français en Amérique du Nord et à l'histoire qui le lie au français utilisé sur le Vieux Continent.

Inka WISSNER
Université de Franche-Comté

Bibliographie⁸

- FLI : Fichier lexical informatisé du Trésor de la langue française au Québec. Université Laval, < www.tlfq.ulaval.ca/fichier/ >.
- FRIESNER, Michael (2013) : « L'adaptation des voyelles dans les emprunts en français montréalais », in : BIGOT, David / FRIESNER, Michael / TREMBLAY, Mireille (ed.) : *Les français d'ici et d'aujourd'hui*. Québec : Les presses de l'Université Laval, p. 231-259.
- GREUB, Yan / CHAMBON, Jean-Pierre (2008) : « Histoire des variétés régionales dans la Romania : français », in : WIEGAND, Herbert Ernst et al. (ed.) : *Histoire linguistique de la Romania*. Berlin / New York : De Gruyter, vol. 3, p. 2552-2565.
- HOLTUS, Günter / METZELTIN, Michael / SCHMITT, Christian (ed.) (1988-2005) : *Lexikon der Romanistischen Linguistik*. Tübingen : Niemeyer.
- NEUMANN-HOLZSCHUH, Ingrid / MITKO, Julia (2019) : « *Tout le monde parle différent mais on se comprend pareil* : Le rôle de l'adjectif-adverbe dans le français nord-américain », in : DUFTER, Andreas / GRÜBL, Klaus / SCHARINGER, Thomas (ed.) : *Des parlers d'oïl à la francophonie*. Berlin / Boston : De Gruyter, p. 231-270.
- POIRIER, Claude (2005) : « La dynamique du français à travers l'espace francophone à la lumière de la base de données lexicographiques panfrancophone », *Revue de Linguistique Romane*, 191, p. 483-516.
- PÖLL, Bernhard (1998) : *Französisch außerhalb Frankreichs*. Tübingen : Niemeyer.
- POLZIN-HAUMANN, Claudia / SCHWEICKARD, Wolfgang (ed.) (2015) : *Manuel de linguistique française*. Berlin / Boston : De Gruyter.
- THIBAUT, André (2001) : Compte-rendu de PÖLL 1998, *Estudis Romànics*, 23, p. 306-312.
- VÖLKER, Harald (2009) : « La linguistique variationnelle et la perspective intralinguistique », *Revue de Linguistique Romane*, 73, p. 27-76.
- WISSNER, Inka (2017) : « Le marqueur *là* en français actuel dans l'espace francophone : quelle description lexicographique pour quel(s) usage(s) ? », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 91-92, p. 79-97.

7. Celui-ci reste une référence : l'article censé prendre son relais du *Manuel de linguistique française* (Polzin-Haumann / Schweickard 2015) n'est pas cité, comme l'article correspondant du prédécesseur (Holtus / Metzeltin / Schmitt 1988-2005).

8. Cette bibliographie réunit toutes les références non citées dans l'ouvrage qui fait l'objet de ce compte-rendu.